

## 39. D'UN FONDEMENT BORROMEEN DE L'ESPACE DE LA LANGUE

39.1. J'ai besoin maintenant d'expliquer un peu la conception de Malikov<sup>1</sup> de l'espace physique, et son rapport avec une certaine remarque que j'ai déjà avancée, en particulier aux numéros 3.3. puis 19.7., sur notre incapacité (positive, fondatrice en un sens) à retenir absolument la différence entre augmenter et diminuer, et l'intérêt dans la constitution de la mathématique à suivre "classiquement" les effets en miroirs du double déploiement qui en résulte. Sur quoi porte en fait la logique spéculaire, même si on peut la raconter en nombre d'avatars, comme par exemple celui du local/global. Le point nouveau est maintenant le suivant. Si on suppose notre capacité à entrer dans "la pulsation entre sens et non-sens comme nécessaire, et se manifestant spécifiquement dans la capacité de faire la différence *et* le désir de passer outre à cette différence entre  $(Xd\epsilon)b\epsilon$  et  $(Xb\epsilon)d\epsilon$ ", ou même seulement, plus grossièrement, dans la capacité de faire la différence *et* le désir de passer outre à cette différence entre  $Xd\epsilon$  et  $Xb\epsilon$ , il faut bien du même mouvement supposer qu'on ne doit pas plus faire la différence entre les trois termes  $Xd\epsilon$ ,  $Xb\epsilon$ , et  $X$ . Ce qu'il faut organiser doit donc être de nature ternaire. Ce n'est qu'à considérer comme "allant de soi" que l'identité (i.e.  $X$ ) nous serait connue (isolable), que l'on peut rester dans le schème binaire. Je dois dire que le caractère essentiel de ce point ne m'avait pas échappé à l'époque, mais que le remettant à plus tard, je l'avait perdu de vue, et je me demandais bien maintenant comment la logique spéculaire (binaire) devait se ternariser. Par chance, je suis tombé hier sur l'article de Malikov qui m'a ouvert les yeux. Je vais en résumer le contenu qui m'inporte, puis y souligner ce qui naturellement relève de la question non plus donc de  $Xd\epsilon$ ,  $Xb\epsilon$ , ou de  $\pi$  et  $\psi$ , mais de  $Xd\epsilon$ ,  $Xb\epsilon$ , et  $X$ , ou encore  $(-)\epsilon$ ,  $(-)\epsilon$ , et  $(-)$ , ou encore de  $\pi$ ,  $\psi$ ,  $\iota$ . Il y aura quelque chose de borroméen entre les trois termes  $\pi$ ,  $\psi$ ,  $\iota$ . On pourrait en nommer les instances Inclusion, Rencontre, Situation, et parler de logique RSI. Finalement donc, on va voir revenir l'hexagone et l'icosaèdre. Ceci nous sera précieux pour élaborer l'indispensable analogue ternaire de la notion d'adjonction, soit la notion de *trijonction*.

39.2. Malikov propose de construire les "points de monde" à partir d'un ensemble  $P$  des "régions naturelles" de l'univers, et de la donnée, sur cet ensemble, de deux relations binaires exclusives l'une de l'autre, notées  $R_+$  et  $R_-$ , la première  $R_+$  étant la relation de *contact*, qui est symétrique, et la seconde  $R_-$  étant la relation d'*inclusion*, qui est transitive. Si  $(p, p') \in R_+$ , alors ce couple est noté  $(p, p') = r_+$ , et si  $(p, p') \in R_-$ , alors ce couple est noté  $(p, p') = r_-$ . On considère alors l'ensemble  $SR = S(R_+, R_-)$  des données de la forme  $s = \{p, r_+ = (p, p'), r_- = (p, p')\}$ . Dans un tel  $s$ , noté brièvement  $s = \{p, r_+, r_-\}$ , les termes  $p$ ,  $r_+$  et  $r_-$  ne sont pas ordonnés entre eux (il s'agit bien d'un ensemble et non pas d'un triplet). Dans l'ensemble  $s$  il y a donc trois éléments au plus, car éventuellement il se pourrait que  $p = r_+$ , ou  $p = r_-$ , ou  $r_+ = r_-$ , ou  $p = r_+ = r_-$ . On dira que  $s$  est un *sous-système unité* ;  $s$  comporte l'information sur l'identité d'une région ( $p$ ), son bord ( $r_+$ ) et son voisinage ( $r_-$ ). Etant donné un  $s = \{p, r_+, r_-\}$ , Malikov alors les parties  $P_p$ ,  $Pr_+$  et  $Pr_-$  de  $P$  déterminées par

- $P_p$  est l'ensemble des régions  $p_1$  éléments de  $P$  qui sont contenus dans  $p$
- $Pr_+$  est l'ensemble des régions  $p_1$  éléments de  $P$  qui sont contenus dans la région de contact naturel entre  $p$  et  $p'$ ,
- $Pr_-$  est l'ensemble des régions  $p_1$  éléments de  $P$  qui contiennent  $p$  et sont contenues dans  $p'$ .

et il forme alors les parties de  $SR$

-  $Sp = \{\{p_1, r_{1+}, r_{1-}\} \in SR ; p_1 \in P_p\}$ ,

---

<sup>1</sup> A. V. Malikov, *Structural theory of space-time and intrapoint symmetry*, Computers Math. Applic. Vol 17, N0 1\_3, pp. 279-299, 1989, édité parl. Hargitti, dans le volume *Symmetry 2, Unifying Human Understanding*, Pergamon Press, 1989.

-  $Sr+ = \{ \{p1, r1+, r1-\} \in SR ; p1 \in Pr+\}$ ,

-  $Sr- = \{ \{p1, r1+, r1-\} \in SR ; p1 \in Pr-\}$ .

Pour Malikov, la structure de l'ensemble SR des sous-systèmes unités (par exemple sa topologie) procède alors de ces opérateurs.

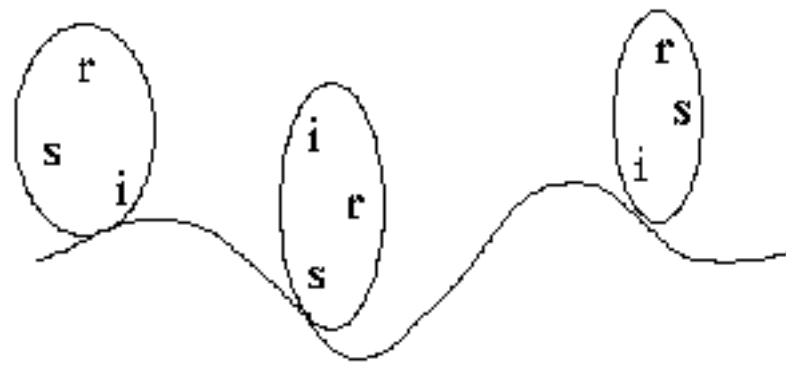
Malikov écrit alors :

"We shall place one hypothetical observer in each unit subsystem  $s \in SR$  of the universe's framework. The observer will be able to determine whether he is in the region  $p \in s$ , at its limits (or, otherwise, contact relation  $r+ \in s$ ) or in the neighbourhood (inclusion relation  $r- \in s$ ) of the region. let us imagine that all the observers have left their subsystems and are moving away as a result of the alternation of their posts.

As they become more remote, each of the observers ceases to notice the difference between elements  $p$ ,  $r+$ ,  $r-$  of that subsystem  $s$ , where he was initially. The indicated elements are as if merged in a single new object. taking in consideration the non-discernability of elements  $p$ ,  $r+$ ,  $r-$  in this object, on the one hand, and the fact that, on the other, the three elements exist in it all at the same time, the observer comes naturally to regarding the observed object as a single physical event  $g(s)$ ."

Un "point de monde" est donc un tel "évènement physique unité"  $g(s)$ . Chaque tel point a une structure "intrapunctique", qui consiste en le système des 6 structures de résonance équiprobables pour ce point, qui sont les 6 triplets  $[p, r+, r-]$ ,  $[p, r-, r+]$ ,  $[r-, p, r+]$ ,  $[r-, r+, p]$ ,  $[r+, r-, p]$ ,  $[r+, p, r+]$ . C'est cette "résonance" qui s'oublie dans le déplacement des observateurs dans l'expérience de pensée de Malikov. A partir de là Malikov poursuit la description de l'univers comme temps et lumière ; mais je ne m'en servirai pas ici.

39.3. Parallèlement à la proposition de Malikov, je veux proposer, pour l'"univers de la langue" une possibilité analogue. Je veux retenir que ce dont l'énoncé en tel fragment fait trace, laisse trace après coup, est quelque chose comme un "point de monde" ci-avant, soit ce qui enferme en soi une structure intrapunctique d'indifférentiation ternaire de trois "aspects", voir de six résonances possibles de ces trois aspects. L'auteur dans l'après-coup de la mise en avant du fragment est dans l'oubli de ces résonances, de celle particulière qui lui était coprésente dans l'instant où il occupait la place créative. On considère donc qu'il y aurait enkisté dans le fragment l'oubli d'une différenciation perdue, qui fut co-présente à sa mise en place. Certes, la tentation est naturelle de penser que ces trois aspects pourrait s'appeler Réel, Symbolique, Imaginaire. Ou bien, comme je commençait à l'avancer au numéro 38.3., Rencontre, Situation, Inclusion. Ces termes vont bien avec le réel comme ce qui existe et se rencontre (e.g. comme obstacle), le symbolique comme nomination et identité distinguante ou situante, l'imaginaire comme la mise en chaîne déductive, la mise en œuvre du donc, de l'inclusion. Et cette dernière présentation se trouve elle-même assez conforme à ce que pense Malikov  $p$  vaut pour la situation "pure" du lieu, de la région,  $r+$  vaut pour le contact ou la rencontre, et  $r-$  vaut pour l'inclusion. Enfin, ceci est également conforme à ce que je développe de l'assimilation, autour de la question de la "faille" entre  $Xd\epsilon$  et  $Xb\epsilon$  : en fait l'alternative est ternaire, et ce qui se joue est entre les trois termes qui s'écrivent, pour  $X$  donné par :  $Xb\epsilon$  (Rencontre),  $X$  (Situation),  $Xd\epsilon$  (Inclusion). La question reste complexe de la détermination dans un énoncé de ce qui doit se présenter comme fragments présentant une telle indétermination intrapunctique à lever dans la détermination du sens, et puis de ce qui là relève soit du propre de la langue, de l'ambiguïté linguistique, sémantique ou syntaxique, et de ce qui là relève plutôt du fait même qu'il y a eu formation discursive, qu'un sujet-auteur s'y positionne, ou plutôt se donne une posture, par le fait de dire.



## 40. CONDITIONS DE LA LOGIQUE RSI

40.1. La présentation de la "logique RSI" faite par Milner<sup>2</sup> est sans aucun doute celle qui me conviendra le mieux. Je renvoie expressément le lecteur à la réflexion directe sur le texte de Milner, et ceci sera grandement profitable en soi, et indépendamment de l'usage particulier que j'en fais ici.

Il y aurait trois suppositions : une (R) qu'il y a, une autre (S) qu'il y a de la langue<sup>3</sup>, et une autre (I) qu'il y a du semblable.

De la supposition (I) qu'il y a du semblable s'enchaîne qu'il y a du dissemblable, du rapport, des propriétés, des classes, des tous, et de la représentation, et un tout de la représentation, c'est-à-dire la réalité. I instaure l'espace et le temps comme modes spécifiés du rapport. Rien ne s'imagine ou se représente que de I. I est l'Eros de la liaison. I lie.

De la supposition (S) qu'il y a de la langue s'enchaîne qu'il y a des noms, du discernable, de l'Un. Rien ne s'écrit que de S. S distingue.

De la supposition (R) qu'il y a rien ne saurait se déduire, seule s'autorise la répétition. Rien n'existe que de R. R est l'indistinct et le dispersé comme tel. Il est, du point de S, dans sa confrontation à I dans la langue, marqué d'une négation : pas de rapport, pas de tous, pas de représentation, pas de réalité ; et il est, du point de I l'irreprésentable et l'impossible comme tels. R est le Thanatos. R disperse et indistingue, et porte à l'existence.

Quelque chose jamais ne cesse d'exister, quelque chose jamais ne cesse de s'écrire, quelque chose ne cesse de se représenter. Ainsi les trois ronds R, S, I sont noués borroméennement. Et le nœud lui-même est réel (il y a un impossible marquant le dénouage), symbolique (les ronds se distinguent de trois lettres R, S, I), et imaginaire (des ronds de ficelle en peuvent faire réalité maniable).

On pourrait en toute objet distinguer trois registres R, S et I ; ce qui serait (précise Milner) vaine scolastique si à ce jeu on perdait le réel du borroméanisme soit le fait que la distinction de ce qui fait tenir n'est jamais que rétroactive (du genre : avant la coupure distinctive, ça tenait).

A partir de la triple supposition borroméenne, Milner reprend la question des classes.

D'un côté, les classes imaginaires (en gros celles dont la mathématique couramment traite) : il s'agit de multiplicités qui sont classes à se fonder d'un attribut, d'un jugement, d'une propriété représentable qui "se dit de tous", d'une propriété liante donc. Question de représentation. Fonder du "Y'a du Même". Quand une classe imaginaire se réalise, il s'agit d'un *ensemble*.

D'un autre côté les classes symboliques, incomptables, qui se fondent d'un signifiant rassembleur consenti et proféré, d'un nom, en tant que nul propriété ne préexiste au nom. Question de déclaration. Fonder du "Y'a d'l'Un". C'est le cas par exemple des insultes. Quand une classe symbolique se réalise, il s'agit d'une *foule*.

Et il se trouve aussi qu'il y a des classes réelles, c'est-à-dire des multiplicités qui ne se fondent ni d'une propriété assimilante, ni d'un signifiant assenti. Il s'agit alors d'*amas*, qui préexistent aux formes et aux noms, comme les constellations. Ce sont comme des ensembles inconsistants, des foules sans noms, dont chacun existe, paradoxalement, du point de sa dispersion.

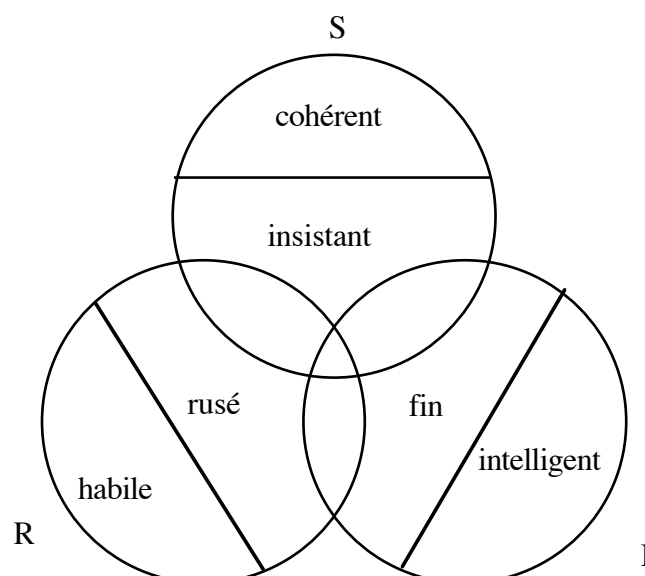
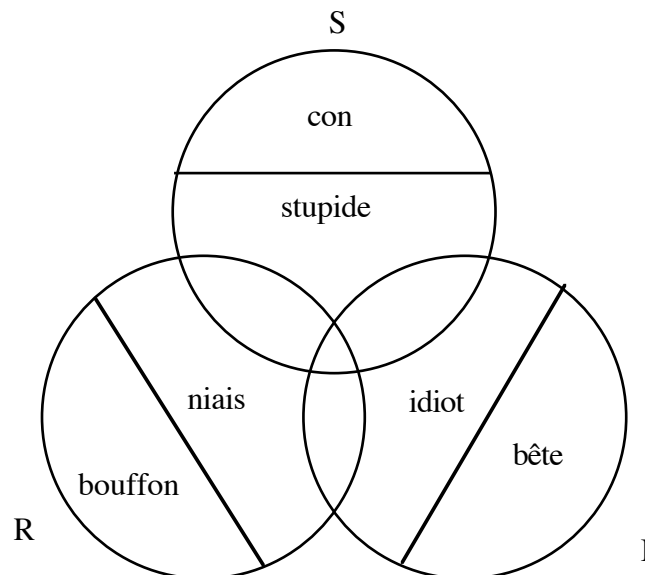
---

<sup>2</sup> J-C. Milner, *Les noms indistincts*, Ed. du Seuil, Paris, mars 1983.

<sup>3</sup> par "la langue" on vise, avec Lacan, et en reprise d'exposition de Lew, le type de structuration même du langage, c'est-à-dire le système des relations suppositionnelles dont s'implique comme effet le signifiant. Il s'agit de quelque chose dont le "linguiste n'a cure, étant en sa spécificité a priori tourner vers autre chose, à savoir le rapport de la langue aux langues.

Milner traite aussi de la canaille, et de la bêtise et de l'idiotie. L'axiome de la canaille serait qu'il faut céder sur son désir, qu'il n'y a nul désir, qu'il faut renoncer à exister comme Un réel, qu'il n'y a pas de réel. Ce qui n'est pas loin de poser qu'il n'y a que la réalité, que le lien construit, voire que nul coupure ne peut défaire le lien, qu'il n'y a nul fonction dispersante du réel. Ce qui est l'axiome de la bêtise. La bêtise donc c'est croire intégralement au lien, c'est céder sur l'impossible qu'il y en ait, ce dont la forme directe est de croire au tout, de dénier la singularité. L'idiotie en est l'envers qui refusant quoi que se soit qui se présente dans la forme de l'universalisable, construit le lien par les voies de l'exception sans limites.

Si, à la Milner, il est possible de découpler l'imaginaire en I = bêtise/idiotie, je serais tenté de compléter, par exemple, par S = connerie/stupidité, et R = bouffonnerie/niaiserie (puis de doubler contradictoirement cette première ronde d'une deuxième, par exemple : I = intelligence/finesse, S = cohérence/consistance, et R = habileté/ruse). Je pourrais alors me risquer à écrire un logotope du genre suivant :



A l'extérieur on dispose d'une lignée bouffon-con-bête (ou bien habile-cohérent-intelligent) où c'est la volonté de tenir, de maîtrise et de savoir tout, de façon close, qui prédomine (position "homme H"), et à l'intérieur on a inscrit une lignée niais-stupide-idiot (ou bien rusé/insistant/fin) où c'est plutôt la question de l'exception, du pas tout, du local particulier, du suspendre ouvert, qui est accentuée (position "femme F"). Le choix des termes a donc été fait en référence à R, S et I comme ci-dessus déterminés, c'est-à-dire, pour le dire de trois verbes : exister, tracer, penser. Ou de trois substantifs : événement, nom, conception. Soit encore : Etre, Lalangue, Même. Le premier logotope en affiche le loupage, le second en prétend le succès. Entre loupage et succès, entre positions H et F, c'est dans cette double ronde de 12 que nous sommes pris. On laisse à chacun d'y trancher et d'y ordonner des choix. D'aucuns préféreront la posture bête, insistant et habile, quand d'autres choisiront celle de fin, niais et cohérent, etc. On voit comment de cette matrice pourrait s'élaborer un site des postures de personnalités.

On entendra qu'au titre du nouage borroméen, il n'est pas trivial d'œuvrer mathématiquement, si ceci doit être fait au nom de la bêtise mise en scène (l'assimilation), quand bien même, comme j'y insiste, chaque assimilation serait là comme idiotie. Mais je pense qu'il faut précisément entendre là qu'il faut néanmoins faire jouer les effets de la littéralité, pour, comme le proposait Lacan, aller jusqu'au fond du bête (je dirai de ce que l'on imagine comme bête, qui, dans l'ordre du symbolique est la connerie et la stupidité de la lettre, ce dont l'envers épingle sa cohérence et son insistance). Il faut donc, en dépit de la juste mise en garde de Milner, et en conscience de la portée restreinte de la chose, œuvrer, non pas exactement à une scolastique, mais plutôt à un travail d'inscription dynamique, à propos de la borroméanité. Ce à quoi le champ logotopique n'est pas sans intérêt. Je pose donc que ceci n'est pas exactement vain, mais comporte seulement le risque de la vanité. De plus la bêtise qui nous guette dans le calcul mathématique (et la mise en calcul) est la même que celle qui nous attend dans la spéculation tout court, qui fonctionne là où nos seules ressources sont dans le fond de couper/coller dans l'emprise imaginaire. A ceci près que la fonction (symbolique) de la lettre acquiert plus d'immédiateté dans son usage mathématique, tandis que la surprise du réel intempestif est a priori mieux accueillie dans la spéculation ouverte. La différence se joue du point de celle des deux ressources symboliques et réelles dans le champ imaginaire ; mais dans les deux cas ça tient bon sur le lien comme question. Tout dépend du jeu de distance et proximité vis-à-vis de ce qu'il y a de tout façon à manipuler, je veux dire les classes. Et, précisément, comme garde-fou contre la bêtise dans ce travail bête, la mise au clair de la question des classes (amas, foules, ensembles) par Milner, semble très précieuse à garder en tête.

40.2. Pour traiter "mathématiquement" de la borroméanité (dans la langue), je reprends donc l'indication donnée plus haut en 39.1. : R pour rencontre, S pour situation, I pour inclusion. Bien entendu, R, S et I ne peuvent être "rendus" ici que du point de l'imaginaire, soit dans le champ du lien comme question. Alors le réel comme rencontre "impossible" (et inopinée) devient rencontre comme rencontre indéterminée, et est mis à disposition dans le nom et la collecte de ceux qui peuvent rencontrer ceci ou cela. C'est donc l'idée de "contact avec" qui va garder l'idée de rencontre. Pour S comme situation, je veux précisément rendre l'idée de distinction, ici et pas là, soit aussi l'idée d'identité. Pour I comme inclusion, c'est l'enchaînement transitif des assimilations du jeu des déductions (des "donc"), et la représentation de ce qui contient ceci, et donc peut se targuer d'homologie via ceci, que j'y inscris. Je considère donc que, dans le champ mathématique, d'une certaine façon, le nouage entre ces trois idées de contact, de place, de voisinage reflète le nouage ternaire de R, S, I.

## 41. DE L'OPPOSITION FONDATRICE

41.1. Dans la *Métaphysique*<sup>4</sup> (A.5), Aristote rapporte que "les pythagoriciens", qui "se consacrèrent, les premiers, aux mathématiques", "dans les nombres, pensaient apercevoir une multitude d'analogies avec les choses qui existent et deviennent", et "ils considérèrent que les principes des nombres étaient les éléments de tous les êtres". "Ils estiment que le nombre est principe, tant comme matière des êtres que comme constituant leurs modifications et leurs états ; les éléments du nombre seraient ainsi le Pair et l'Impair ; le Pair est infini, l'Impair, fini ; l'Un procède de ces éléments, car il est à la fois pair et impair, et le nombre procède de l'Un ; et l'ensemble du Ciel, comme il a été dit, est nombres. D'autres, parmi ces mêmes philosophes, reconnaissent dix principes, qu'ils rangent en deux colonnes parallèles :

Limite		Illimité
Impair	pair	
Un		Multiple
Droite		Gauche
Mâle		Femelle
En repos		Mû
Rectiligne		Courbe
Lumière		Obscurité
Bon		Mauvais
Carré		Oblong

Aristote ajoute que "sensiblement la même paraît avoir été la doctrine d'Alcméon de Crotoné", qui "dit, en effet, que la plupart des choses humaines vont par deux, désignant par là non pas des contrariétés définies comme celles des Pythagoriciens, mais des contrariétés prises au hasard : par exemple, le Blanc et le Noir, le Doux et l'Amer, le Bien et le Mal, le Grand et le petit."

Il conclut que "De ces deux écoles nous pouvons donc retenir que les contraires sont les principes des êtres, et l'une d'elles peut nous renseigner sur le nombre et la nature de ces principes."

Dans les leçons sur les philosophes préplatoniciens<sup>5</sup> des années 1872-1873, Nietzsche précise ceci : "Les Pythagoriciens mathématiciens croyaient à la réalité des lois qu'ils avaient découvertes. Il leur suffisait que l'existence du nombre un fût établie pour en déduire la pluralité. Et, certes, ils croyaient avoir trouvé la véritable essence de chaque chose dans ses rapports numériques. Donc, il n'y a au fond aucune qualité mais seulement des quantités, mais non pas des quantités d'éléments (eau, feu, etc.), mais des limitations de l'illimité, de l'apeiron. C'est quelque chose de semblable à l'être seulement en puissance de la matière chez Aristote. Donc tout naît de deux facteurs : de deux contraires."

Nietzsche rappelle que "le point de départ de l'affirmation que tout le qualitatif est uniquement quantitatif, est l'acoustique." Et "maintenant on énonce enfin que les différentes qualités se fondent sur des différences de proportion." "Mais si les composantes fondamentales des choses sont d'une nature contradictoire, alors un lien est nécessaire pour qu'elle puissent engendrer quelque chose. Ce lien est, selon Philolaüs, l'*harmonie*." "Si le contraste des éléments est en toute chose, alors l'harmonie aussi est en toute chose : tout est nombre, tout est harmonie, puisque chaque nombre déterminé est une harmonie du pair et de

<sup>4</sup> Aristote, *Métaphysique*, Tome I, Livres A-Z, J. Vrin, Paris, 1991, p. 22-29.

<sup>5</sup>F. Nietzsche, *Les philosophes préplatoniciens*, éditions de l'éclat, 1994, pp. 228-238.

l'impair" (apeiron et gnomon). Pour les Pythagoriciens, comme le dit Aristote, "l'illimité même et l'Un même sont la substance des choses dont ils sont affirmés, et c'est pourquoi le nombre est la substance de toutes choses."

"Sans le nombre, aucun savoir n'est possible, le nombre ne contient aucune erreur, lui seul rend connaissable les rapports entre les choses. Tout doit être limité ou illimité ou les deux à la fois, mais sans limitation, rien ne serait connaissable". "La source de cette philosophie est la connaissance des analogies des nombres dans le monde, point de vue d'une grande originalité. Pour défendre ce principe contre les Eléates, les Pythagoriciens durent inventer le concept de nombre, même le nombre Un devait être devenu. Ils empruntèrent ici l'idée héraclitéenne du polémos comme père des choses et de l'harmonia qui réunit les qualités opposées. Parménide appelait cette même force Aphrodite." Les Pythagoriciens "identifièrent le limité au feu héraclitéen, dont la tâche est maintenant de dissoudre l'indéterminé en des rapports numériques complètement déterminés : essentiellement une force de *calcul*. S'ils avaient pris la notion de logos à Héraclite, ils auraient exactement entendu, sous le terme logos, *proportio* (rapport proportionnel)(c'est-à-dire ce qui crée des proportions comme peras (limite), ce qui fixe des limites). La pensée fondamentale est : *La matière pensée comme entièrement dépourvue de qualités devient seulement à travers des rapports numériques telle ou telle qualité déterminée*. Ainsi le problème d'Anaximandre trouve une réponse. Le devenir apparaît comme un calcul. Cela rappelle la maxime de Leibniz (epistol. collectio Kortholti ep. 154) la musique serait *exercitium arithmeticae occultum nescientis se numerare animi*. Les Pythagoriciens auraient très bien pu le dire aussi à propos du monde, mais ils n'auraient certes pas pu dire quelle est la chose *qui*, véritablement, accomplit le calcul."

Pour ma part, je vais retenir, de ce qui précède, ceci :

Il y aurait de l'opposition ou de la contradiction fondatrice dans les choses du monde, du devenir, ou bien dans les qualités et les mots ; et cette "opposition" serait ou bien disséminée, et générale, ou bien générée à partir d'oppositions principielles en quantité finie, elles-mêmes fondatrices de toutes les oppositions. Un principe fondateur d'opposition, qui se déploie dans la mise en deux séries des Pythagoriciens, est l'opposition entre l'illimité (Féminin) et l'Un (Masculin). La "limitation de l'illimité", ou encore la découpe distincte qui fait de l'Un, cela constitue du nombre, et les accords entre ces nombres, le jeu de leurs rapports, est l'harmonie. Le nombre est la quantité, et ce n'est que de la variation des rapports entre ces quantités que les qualités émergent. De la sorte le temps ou le devenir est un calcul. Ce calcul exhibe les qualités des choses comme constituées substantiellement de nombres, ou d'harmonies entre de l'illimité et de l'Un.

41.2. Au printemps ou en été 1883, Nietzsche<sup>6</sup> exprime que :

"*Les qualités de la volonté* sont "à comparer à des rigoles par où la volonté s'écoule à la moindre occasion : elles se sont élargies en canaux". "Mais il y a chez le nourrisson, déjà, parmi de simples rigoles, quelques plus profondes tranchées : du caractère (sa *forme* de tempérament)". On repère ici une conception "holographique" qui fait penser à l'idée sur la mémoire de

Après quoi, Nietzsche donne une table des qualités de la volonté, sous la forme de 19 couples opposés, et une liste des états de la volonté :

---

<sup>6</sup> F. Nietzsche, œuvres philosophiques complètes, IX, Fragments posthumes, Été 1882-printemps 1884, Gallimard, 1997, pp.297-298.



*Qualités de la volonté*

envie	bienveillance
cupidité	générosité
cruauté	miséricorde
avarice	prodigalité
fausseté	sincérité
ostentation	humilité
arrogance	pusillanimité
ambition	douceur
immodestie	modestie
vulgarité	noblesse
raideur	souplesse
lâcheté	audace
iniquité	équité
entêtement	ouverture
sournoiserie	bonhomie
grossièreté	pudeur
luxure	mesure
vilenie	respect
vanité	sainteté

"dispositions affectives"

*états de la volonté*

"mouvements ressentis"

sentiment de vivre (équanimité) ses modifications :

joie  
courage  
espoir  
amour  
haine  
désespoir  
peur  
affliction

mouvements doubles

colère, rage (le cours de la volonté se renverse d'abord, se concentre (haine), et s'épanche soudain vers la périphérie, pour détruire).

41.3. Dans deux textes<sup>7</sup> qu'il vaut mieux regarder ensemble, Freud s'intéresse au travail d'Abel<sup>8</sup>, sur le sens opposé des mots primitifs. Ceci intéresse Freud car pour lui "le comportement du rêve à l'égard de la catégorie de l'opposition et de la contradiction est extrêmement frappant. Celle-ci est tout bonnement négligée. Le "non" semble, pour le rêve, ne pas exister. Avec une prédilection particulière, les oppositions sont contractées en une unité ou représentées par un élément unique". On comprendra qu'ici cela nous intéresse aussi en relation avec la structure intrapunctive des fragments d'énoncés.

---

<sup>7</sup> S. Freud, *Sur le sens opposé des mots originaires* (Über den gegensinn der urworte, 1910), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, folio essais n°93, Gallimard 1985.

S. Freud, *L'inquiétante étrangeté* (Das Unheimliche, 1919), in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, folio essais n°93, Gallimard 1985.

<sup>8</sup> K. Abel, *Sprachwissenschaftliche Abhandlungen*, 1884, 1885.

En particulier Freud indique qu'Abel dit que le philosophe Bain<sup>9</sup> a postulé ce double sens comme une nécessité logique ; il cite en particulier le passage :

The essential relativity of all knowledge, thought or consciousness cannot but show itself in the language. If everything that we know is viewed as a transition from something else, every experience must have two sides ; and either every name must have a double meaning, or else for every meaning there must be two names".

Mais ce que fait Abel, et que reprend et poursuit Freud, c'est de repérer des phénomènes constatables à l'appui de cette hypothèse. L'idée est que nos concepts sont engendrés par comparaison (S'il faisait toujours clair, nous ne distinguerions pas entre le clair et l'obscur, ...), chaque concept est le jumeau de son opposé, et se communique en étant mesuré à son opposé. Ainsi en égyptien le hiéroglyphe ken, "fort-faible", se scinde en ken, "fort", kan, "faible", dans la différenciation par modulation. Un autre exemple par lequel Freud termine est le cas de l'anglais qui, aujourd'hui, pour exprimer "sans", dit "without", c'est-à-dire "avec-sans" ; "with" lui-même, qui correspond à notre "avec" actuel, a signifié à l'origine aussi bien "avec" que "sans", comme on peut s'en apercevoir aujourd'hui avec "withdraw" (se retirer), et "withhold" (retirer). Dans le deuxième texte que j'indique, Das Unheimliche, Freud interroge les dictionnaires pour creuser le double sens paradoxal de ce mot "unheimliche", et c'est de ce mot qu'il pointe ce qui, en un sens constitue son souci, son étonnement fondateur.

41.4. Jean-Jacques Pinto<sup>10</sup> commence par constater un double fait complémentaire de celui observé par Abel et Freud.

- il y a des mots opposés ayant la même référence, et même valeur euphorique ou dysphorique, Ces "pseudo-synonymes" sont non substituables en production, mais donnés comme synonymes dans les dictionnaires. comme par exemples :

y passer/y rester (réf. mort), fondu/givré (réf. folie), tomber/se ramasser (réf. chute), trembler/baliser (réf. peur).

- ce que l'on distinguera de ce que, d'autre part, il y a des mots ou expressions qui sont de morphologie ou étymologie proche, voire les mêmes, et qui sont reconnus comme non synonymes par les dictionnaires. Ils ont des références distinctes, et ils sont de valeurs euphorique ou dysphorique opposées. Par exemples :

innommable/indicible, rigoureux/rigide, extravagant /extraordinaire.

Pinto propose de collecter en deux séries les composants des couples de pseudo-synonymes, qui contiennent donc des traits sémantiques opposés mais on la même valeur euphorique ou dysphorique. L'une des série est dite B ("béni", objet d'un jugement qui sanctifie) : c'est la série conservation-intégrité-stabilité. Et l'autre est dite M ("maudit", objet d'un jugement qui "envoie au diable") : c'est la série destruction-disparition-éloignement-changement. Tension qu'il m'est loisible de penser comme celle de calme/violence, et de rapprocher de celle de Grothendieck Yang/Ying, et, autrement, de ce sur quoi j'ai souvent réfléchi la tension même/change, Parménide/Héraclite, pour dire la chose d'un biais plus philosophique ; mais ici Pinto interroge cette tension dans l'acte de parler en tant que dans cet acte se situe ainsi, dans les choix locaux entre B et M, une qualification jugeante (qui

---

<sup>9</sup> Bain, *Logic*, I, 54.

<sup>10</sup> J.J. Pinto, *Identifications et séries sémantiques dans le discours courant*, tapuscrit non daté, figurant dans les préprints reçus par P. Achard. Voir aussi probablement J.J. Pinto, *Raisonnement et subjectivité*, Actes du séminaire du GRTC, 1984.

reproduit celle du parent auquel le locuteur s'identifie, dans la mesure où ce locuteur exprime et recherche la satisfaction du dit parent).

En première approximation les séries sont des listes de couples de traits opposés terme à terme, comme par exemple ouvert/fermé, souple/rigide, jeter/garder, mobile/fixe. Ainsi la pseudo-synonymie "y passer"/"y rester" relève du couple d'opposés "mobile"/"fixe", ce qui place "y passer" dans la série M et "y rester" dans la série B. Si un trait est valorisé dans une série, le trait opposé est valorisé dans la série opposée. La dichotomie n'existe qu'au niveau des traits sémantiques, et non des unités syntaxiques.

Dans la série B on trouve comme traits les verbes : contempler, adorer, diviniser, garder, protéger, enfermer, isoler, incorporer, etc. Et dans la série M : détruire, changer, modifier, altérer, remuer, secouer, faire bouger, déplacer, éloigner, écarter, chasser, faire sortir, abandonner, jeter, perdre, égarer, donner, vendre, échanger, oublier, etc.

Voici une liste de traits adjectivaux proposée par Pinto ( par couples "M/B") :

Vue: grand/petit, large/étroit, élevé/bas, lointain/proche, antérieur/postérieur, périphérique/central, debout/non debout, non limité/limité, discontinu/continu, dispersé/compact, mobile/fixe, multiple/unique, ouvert/fermé, mince/épais, allongé/court, en relief/à plat, rugueux/lisse, transparent/opaque, exposé/caché, découvert/couvert, extérieur/intérieur, vide/plein, concave/convexe, accompagné/isolé, coloré/non coloré, clair/sombre, brillant/terne, éclairant/aveuglant.

Audition : aigu/grave, haut/bas, sonore/silencieux, vocal/instrumental, parlant/muet, dissonant/harmonieux, "..."/assourdissant.

Toucher : tangible/intangible, inconsistant/consistant, fluide/non fluide, souple/rigide, léger/lourd, chaud/froid, mouillé/sec, tendre/dur, esthésiant/anesthésiant.

Odeur : odorant/inodore, parfumé/puant.

Goût : non comestible/comestible, sapide/insipide, sucré/non sucré, salé/non salé, acide/non acide, amer/non amer, piquant/non piquant, cru/cuit, digeste?/indigeste?.

Temps : présent+futur/passé, éphémère/durable, neuf/ancien, rapide/lent.

Abstractions : libre/prisonnier, facultatif/nécessaire, inconsistant/constant, injuste/juste, guerrier/pacifique, courageux/prudent, acquis/inné mélangé/pur, fou/rationnel, ami/hostile, amusant/sérieux, gai/triste, propre/sale, éveillé/endormi, autre/même, concret/abstrait, laid/beau, méchant/bon, imprévu/prévu, désordonné/ordonné, actif/passif, faux/vrai, non fiable/fiable, naturel/artificiel, inconnu/connu, non mesurable/mesurable, facile/difficile, généreux/avare, inutile/utile.

Les substantifs se rattachent, isolés, à une série, mais en contexte cette appartenance est modifiée. Par exemple dans "perdre dans la nature", le mot "nature" est rattaché à la série M (nature = évasion, liberté, état sauvage), et dans "mœurs contre nature", le mot "nature" est dans la série B (nature = mère nature, éternelle).

Pour Pinto, la "place du sujet" se dessine par le régime adopté dans ses choix B/M, dans la constitution du "parler". Par exemple, pour parler ce qu'est un "système", le côté fermeture et rigidité correspondra à une position "grand public", tandis que le côté ouverture et souplesse correspondra plutôt à la position du "spécialiste". Plus largement, toute perception, tout événement, voire toute conception, peut être commenté de deux manières au minimum, depuis la série B, depuis la série M. Ainsi, pour commenter on dispose d'une grande variété de couples (B/M) : abandonner/laisser en plan, accident/accrochage, approfondir/creuser, arrêter/abandonner, changer d'avis/revvenir sur, meubler le silence/ briser le silence, confondre/assimiler, déranger/gêner, distinguer/différencier, faire faux bond/poser un lapin, faire une pose/souffler, fin/issue, achèvement/dénouement, etc. Dans

l'argumentation, un locuteur choisit un camp (B ou M), change éventuellement de camp au cours de son argumentation.

41.5. Tournier a écrit un joli essai<sup>11</sup> à partir de l'idée que la pensée fonctionne à l'aide d'un nombre fini de concepts-clés qui vont par paires, chacun possédant un "contraire" ni plus ni moins positif que lui-même ; il faut bien voir que l'opposition en jeu n'est pas l'opposition contradictoire. Il déploie les présentations de 108 concepts-clés, par paires, du plus particulier vers le plus universel :

homme/femme,	amour/amitié,	Don Juan/Casanova,	rire/larmes,
enfant/adolescent,	endogamie/exogamie,		santé/maladie,
taureau/cheval,	chat/chien,		chasse/pêche, hélice/nageoire,
saule/aulne,	animal/végétal,		rail/route,
Pierrot/Arlequin,	nomade/sédentaire,	maître/serviteur,	auguste/clown
blanc, arbre/chemin, sel.sucre,		fourchette/cuiller,	cave/grenier,
eau/feu,	vertébré/crustacé,	milieu/hérédité,	plaisir/joie,
Apollon/Dionysos,	peur/angoisse,		dérision/célébration,
mémoire/habitude,	parole/écriture,		talent/génie,
beau/sublime, culture/civilisation,	signe/image,		pureté/innocence,
chronologie/météorologie, primaire/secondaire,			poésie/prose,
action/passion,	soleil/lune,	âme/corps,	quantité/qualité,
droite/gauche,	temps/espace, surface/profondeur,		acte/puissance,
genre/différence,	donné/construit,	idéalisme/réalisme,	a priori/a posteriori,
absolu/relatif, Dieu/Diable,		Etre/Néant.	

41.6. Des "couples antinomiques", tels que

vrai/faux,	droit/courbe,	continu/discontinu,
absolu/relatif, constant/variable,	certain/incertain,	fini/infini,
global/local,	élémentaire/composé,	déterminé/aléatoire,
formel/intuitif,	réel/fictif,	

pour prendre comme exemples ceux retenus par Lévy-Leblond<sup>12</sup>, peuvent être considérés comme ce à partir de quoi (ou dans le déploiement de quoi) la physique structure sa réflexion et aussi ébranle la certitude a priori de la conception claire et distincte de leur opposition.

41.7. Rappelons aussi le travail de Grothendieck dont il est rendu partiellement compte plus haut (au numéro 35), sur les couples de mots yin-yang.

41.8. Pour ma part, j'ai avancé (il y a deux ou trois ans) avec l'idée de bifurcation ceci que la langue ça bifurque, ça constitue sa fonctionnalité du point de l'hypothèse de cette bifurcation, qui, déjà, s'observe mot par mot. La bifurcation s'entend ipso facto dès qu'on la voit en action sur l'expression même de "point de vue", qui est irrévocablement bifide. La locution "du point de vue de X" admet deux "sens" tout comme le seul mot "de" (et la plupart des "petits mots"

---

<sup>11</sup> M. Tournier, *Le miroir des idées*, Mercure de France, 1994.

<sup>12</sup> J.-M. Lévy-Leblond, *Aux contraires, l'exercice de la pensée et la pratique de la science*, Gallimard, Paris, 1996.

de liaison en français) : "de" peut signifier "ce qui vaut pour" ou bien "ce qui vaut avec". Ainsi la phrase :

" "Le pain c'est la vie" est vraie du point de vue du boulanger "

reçoit-elle deux sens distincts, suivant que du point de vue du boulanger signifie "dans l'intérêt matériel égoïste du boulanger "(s'il n'en fait pas il ne gagne pas sa vie) ou signifie "dans son rapport aux autres, dans l'éthique du boulanger (qui justement fait du pain en conformité avec l'idée qu'il faut du pain pour nourrir les humains).

41.9. Notons qu'ici les exemples sont des exemples de couples, de diverses espèces, et qu'il faudrait donc aussi envisager l'hypothèses de triades. Parmi les triades figureraient donc les triades formés d'un couple avec l'indication de son espèce.

41.10. On aura donc soin d'entendre la différence entre contradictoire, contraire, yin-yang, opposés, B/M, bifurqués, les couplages correspondants n'étant pas nécessairement de même nature, et donc à situer différemment par rapport à la question de l'"assimilation et la distinction". Le tout au sein d'un jeu général de triades.

Mais de prime abord, je retiens comme essentiel ceci : qu'un matériau primitif, constitué de couples, voire de triades, est à considérer comme donné pour commencer (et non pas à construire "logiquement" à partir des mots et de leur "sémantique") et que la mise en place (logico-mathématique) doit procéder de cette donnée première. Les "éléments" de ce matériau primitif, auront donc une structure interne (pour chacun sa prescription comme triade), et considérés comme porteurs d'une telle structure interne je les nommerai "intrapoints". Je nommerai aussi "intrapoint" la structure interne d'un élément. Dès lors le fait de parler, le fait qu'il y a de l'énonciation, ce sur quoi le sens ne peut faire l'impasse, commencerait à s'inscrire au niveau de ces choix cachés et obligés dans la structure intrapunctive, choix dont l'énoncé n'est pas classiquement supposé avoir à faire trace.

## 42. DES LIEUX COMMUNS ET DU SITE PROVERBIAL

42.1. La tradition est d'un dépliage de la "compréhension du sens" à la façon des philosophes à partir d'un petit nombre de catégories de l'entendement.

Pour Aristote il y en a 10 :

l'essence, la qualité, la quantité, la relation, l'action, la passion, le lieu, le temps, la situation, la manière d'être.

La substance, la quantité, la qualité, la relation, le lieu, le temps, la position, la possession, l'action, la passion.

Pour Leibniz il y en a 6 :

la substance, la quantité, la qualité, la relation, l'action, la passion.

Pour Kant<sup>13</sup> l'entendement est un pouvoir de penser, de connaître par concepts, lesquels ne sont concepts que comme prédicat d'un jugement possible ; l'entendement est donc un pouvoir de juger. Si nous faisons dans un jugement abstraction du contenu et n'y considérons que la forme de l'entendement, la fonction de la pensée dans ce jugement peut se ramener à quatre titres dont chacun se compose de trois moments :

1. Quantité des jugements : Universel, Particuliers, Singuliers.
2. Qualité : Affirmatifs, Négatifs, Indéfinis.
3. Relation : Catégoriques, Hypothétiques, Disjonctifs.
4. Modalité : Problématiques, Assertoriques, Apodictiques.

Ensuite, il y a exactement autant de concepts purs de l'entendement qui s'appliquent a priori aux objets de l'intuition en général qu'il y a de fonctions logiques dans tous les jugements possibles. Pour Kant il y a donc 12 ( $4 \times 3$ ) catégories (de l'entendement pur) :

1. De la quantité : Unité, Pluralité, Totalité.
2. De la qualité : Réalité, Négation, Limitation.
3. De la relation : Inhérence et subsistance, Causalité et dépendance, Communauté.
4. De la modalité : Possibilité-Impossibilité, Existence-Non-existence, Nécessité-Contingence.

42.2. Hamelin<sup>14</sup> pose que la *relation* est le fait primitif, le concept le plus simple, le moteur de la dialectique. Ceci nous convient en ceci que la pensée conceptuelle est sous l'emprise imaginaire de la question du semblable, du lien, de la propriété qui assemble (revoir le numéro 40). Pour Hamelin la philosophie "est l'élimination de la chose en soi", la constitution, par un artifice de la pensée, des choses à l'aide des rapports. A ce titre on mesure la distance entre philosophie et psychanalyse. Hamelin propose alors de construire les catégories à partir

---

<sup>13</sup> E. Kant, *Critique de la raison pure*, PUF, 1980, pp. 88 et 94.

<sup>14</sup> O. Hamelin, *Essai sur les éléments principaux de la représentation*, PUF, Paris 1952 (1ère éd. 1907).

de la première, celle de la Relation, par une succession d'effectuations dialectiques (thèse antithèse synthèse anthithèse synthèse etc.). Ainsi<sup>15</sup> la relation, qui signifie l'impuissance d'être l'un sans l'autre, ne peut aller sans son opposé qui soit la nécessité d'être l'un sans l'autre, mais non d'une telle manière qu'il y ait séparation absolue ; et tel est le Nombre, dont les éléments demeurent discrets jusque dans leur union. la synthèse de la relation et du Nombre donne le temps, lequel, de ce fait, est à la fois liaison et distinction. Chaque catégorie est elle-même dialectiquement constituée, et est un rapport. Le jeu ternaire se poursuit, et Hamelin propose 11 catégories<sup>16</sup>. La dernière, la Personnalité, synthèse de la causalité et de la finalité, soit le "système agissant", est un rapport, mais qui se présente comme un tout achevé, réalité sans autre fondement que soi-même ; il s'agit d'un rapport de soi à soi. Toutes les précédentes ne sont que "des abstraits de différents degrés". Les 11 catégories d'Hamelin sont les suivantes :

1. Relation (Thèse, Antithèse, Synthèse).
2. Nombre (unité, Pluralité, Totalité).
3. Temps (Instant, laps de temps, Durée).
4. Espace (Point, Distance, Droite, etc.).
5. Mouvement (Séjour, Déplacement, transport).
6. Qualité (Positif, Négatif, Déterminé).
7. Altération (Persistance, Dénaturation, Transformation (de la qualité)).
8. Spécification (Genre, Différence, espèce).
9. Causalité (Cause, Effet, Action).
10. Finalité (Fin, Moyen, Système).
11. Personnalité (Moi-, Non-moi, Conscience).

La proposition d'Hamelin offre l'intérêt d'avoir pour sens son point d'arrivée dans la réalité, à savoir qu'il y a la *personnalité*, et de ce déployer depuis le seul principe de la *contradiction* dialectique du point que cette personnalité est, d'abord, dans la question du *lien*, soit la catégorie première de la *relation*, et qu'ainsi celle-ci finie, dans son dépliage propre en *rapports* successifs, par rejoindre la personnalité comme rapport à soi d'un système agissant. Je considérerai, pour mon propre usage, que l'unaire dont se fonde la personnalité est déplié en amont d'icelle au regard de ce qui la tient dans la question du lien. La proposition d'Hamelin est une réponse à la question : quel rapport y a-t-il entre la question du lien et l'être-là de l'unaire. Il s'agit d'une réponse du genre : l'unaire est point d'accroche terminal du travail contradictoire de l'imaginaire.

A ce titre, il serait vain de poser la question du rapport à Kant de Hamelin, au point de la comparaison termes à termes de l'élaboration des catégories. La méthode de Hamelin relève du souci du synthétique, et "le moment décisif de cette méthode est l'opposition. ... Chaque notion a son opposé. Là est le seul moyen, et on l'a senti, de comprendre que le savoir, essentiellement divers, soit en même temps systématique. ...L'opposition telle que nous la cherchons doit être à la fois essentielle et distincte de la contradiction. Elle doit être distincte de la contradiction parce que nos opposés s'unissent dans une synthèse". On peut dire que les termes "primitifs" que pense Hamelin sont donc des "contrariétés" ou des "contraires". Ce qui s'approche de la question de l'opposition fondatrice avancée au numéro 41. Le caractère remarquable de sa construction est, à partir de là son économie, les oppositions utiles

---

<sup>15</sup> je cite ici les explications de : B. Morichère (sous la direction de), *Philosophes et philosophie, anthologie chronologique*, Nathan, Paris, 1992, tome 2, p. 311.

<sup>16</sup> mise en table par L.-J. Beck, *La méthode synthétique d'Hamelin*, Aubier, Paris, 1935, appendice.

apparaissant successivement à partir d'une seule primitive, qui est celle interne à la question même de la relation.

42.3. Quand le sens est pensé face à une donnée de catégories, en référence à un tel noyau commun conceptuel pur, il est donc effectué comme construction positive depuis ce site théorique. De plus, et auparavant, avant même que la table de catégories soit exposée, sans être obligatoirement dans l'hypothèse componentialiste, cette version constructive du sens est néanmoins dans l'empire de la vérité nécessaire, et, plus crûment, de la nécessité. Les éléments de la table ont fonctions de vérités premières nécessaires, le déploiement est lui-aussi nécessaire (c'est exemplairement le cas dans la proposition d'Hamelin, mais il en est de même dans les autres cas. Ainsi se masque que les éléments des tables ne sont, en usage, que des problèmes ou points d'achoppement, que leur sens est opaque, qu'ils tiennent leur évidence plus de l'évidence de ce que ceci ou cela fait problème que de l'évidence que voici ou voilà la lumière d'une solution. Les tables sont toujours hypothétiques, composées de problèmes hypothétiques, et effectuent toujours comme allant de soi, sans obligatoirement l'exprimer, la problématique du nécessaire. "Le fait même qu'elles nous paraissent immédiatement nécessaires est le signe qu'*elles expriment, non notre savoir, mais notre ignorance*"<sup>17</sup>.

Disons que l'effet de la table est d'un "je ne veux pas savoir" masquant l'opacité des problèmes sous la croyance à la clarté des concepts, articulé à la croyance de la nécessité d'un déploiement nécessaire, qui a toujours fonction d'assurance totalisante et clôturante. La table est, de façon insue, le socle principal d'ignorance d'où la prétention fondatrice déploie son effet de clôture. Il est question d'un ordre des choses, et seulement de cet ordre, le déploiement nécessaire n'étant pas posé comme autonome du socle. Il n'est qu'ordre. Comprendre à ce titre, c'est comprendre l'ordonnement, et, pire, cet ordonnement-ci, et non celui-là, car c'est celui-ci qui est vrai, qui s'impose comme réellement vrai. Il n'est qu'ordre, ce qui imprime donc le rejet de la différence, exclut se qui ne s'y soumet. Le point, insondable, serait de penser telle volonté totalisante en telle région plus ou moins exotique de l'empire de la nécessité, comme seulement un possible, comme une intervention parmi d'autres, dans l'ouvert d'autres. Ce qui ruine ipso-facto la nécessité de la nécessité.

Pour nous, la tabulation catégorique ne sera soutenable que comme procédée, comme technique, dans le défaut même de sa prétention. Et, pour poser ceci au point de la question du sens, je dirais déjà que c'est nécessairement (sic) dans le défaut de la cuirasse de la prétention de la nécessité, soit dans l'entre des tables, et, en chaque table, dans l'entre de ses entrées, et, enfin, dans l'amont du non-questionné de ses principes, que c'est là donc que je pointerais, non pas le lieu d'une amorce indéfinie de régression sans fin dans laquelle l'émergence du sens adviendrait, mais le lieu indispensable (comme surplus et comme manque) à la question même du sens. Il n'est question de sens que dans le hors-sens de l'imprévue possible d'un déraillement hors-table. Question du noyau évènementiel dans le sens, question qu'expulse donc l'idée de construction positive du sens. L'envoi du sens vers sa réflexion tabulaire sera donc toujours possible, mieux, nécessaire à la nécessité, et ceci l'imaginaire n'y peut échapper, ne peut que s'y effectuer, sauf qu'il me faut tenir bon sur ceci : ça ne vaut que dans l'ordre du tenir, et non pas pour celui du suspendre. C'est dire que l'effet de table, rase ou non, est toujours partial, partiel, et ne vaut que par cette partialité. L'absolu de la table n'a pas lieu, n'est finalement qu'une posture qui s'ignore sous l'empire de l'emprise du nécessaire

---

<sup>17</sup> E. Dupréel, *De la nécessité*, Archives de la Société Belge de Philosophie, fasc. 1, 1928, Repris dans les *Essais pluralistes*, PUF, Paris, 1949, Republié dans A. Lempereur (sous la direction de), *L'homme et la rhétorique*, Méridiens Klincksieck, 1990, pp. 17-53.



imaginaire. C'est nécessaire, ça permet le calcul spéculatif positif, mais ça ne suffit pas au sens.

Je proposerais, au contraire<sup>18</sup> de la visée catégoricienne, l'analyse du sens dans le mouvement d'un repliage à partir du donné singulier de la pensée "vulgaire", des lieux communs, c'est-à-dire de ce qui est partagé en actes de paroles dans la langue, non pas "à la racine", mais "en surface". Et ce repliage est le temps d'une contrariété<sup>19</sup>. Question plus d'une fonctionnalité toujours problématique que d'un fondement nécessaire. Question que je rapporte aussi à la proposition de Dupréel, suivant laquelle la question, qui est celle de la "substance" classique dont l'"être substantiel est un ordre qui tire sa force de sa propre forme ou de lui-même", consisterait à dissocier soigneusement les deux éléments que sont l'ordre et la force. Avec une table de vérités nécessaires, un dispositif catégorique déterminé, avec un ordre, il y a un "bloc de marbre brut" ; et d'un autre côté, il y a des forces, qui ne sont "que dans l'intervalle de deux ordres, l'un qui s'établit, l'autre qui s'abolit". Ordinalité et dynamique. La dynamique ne peut se penser comme déploiement de la nécessité qui serait son même hors de soi, et encore dans la continuité logistique ou la continuité réaliste. c'est à ce titre, pour commencer du moins, que je propose la question du site proverbial (site ouvert).

J'entends ici qu'il y a des lieux communs, et qu'il n'y a pas de pensée unique. C'est-à-dire qu'au lieu d'"atomes de sens" seraient plutôt des "co-atomes d'insensé", à savoir les lieux partagés que sont les "lieux communs", les proverbes et dictons. A ce titre la question du sens commun n'est plus question d'une référence sensée commune, d'un espace traducteur universel, d'une référence sensée commune à partir d'où la construction cohérente (dont le principe aussi serait du sens commun) pourrait en principe déployer tous les sens. Dans l'hypothèse descendante proverbiale, le sens commun serait logé hors repérage d'unités sensées centrales, serait dans la question même du frayage en le site proverbial dont je dirais qu'il est a-sensé du fait d'être supposé comme un tout. Le sens commun tiendrait donc dans le bon sens ou la capacité de partage et découpe dans la profusion de la matière proverbiale. Chacun s'en débrouillerait à sa façon, mais la variété de ces façons relèverait d'une urgence commune, à savoir de la question du lien, du "faire tenir", ce pour quoi nous aurions tous la même boîte à outils, la même ressource : couper et coller. Je considère donc la site proverbial comme : a) ouvert, inachevé, b) a-sensé c) matière où ça imagine, ça colle et coupe, par la vertu du bon sens commun liant. C'est dans le sens (au sens de "direction") de ce mouvement, que je situe, dans le cas donc de cette hypothèse proverbiale, l'émergence du sens. Cette émergence se constituerait a) du trajet particulier à chaque fois parcouru, b) du temps d'arrêt de ce trajet, qui est un temps d'évidence.

En général le (pseudo) sens des discours tient plus expéditivement à partir des banalités communes, dans une certaine façon de les articuler/désarticuler, plutôt que d'un long trajet construisant la provenance depuis les catégories "universelles". Je conçois donc une analyse du sens en référence à un frayage en un "site proverbial" sur quoi le verbe s'articulerait. C'est au titre de ce frayage que la question des postures s'imposerait "en dépit" de celle des contenus. Qu'il y ait des contenus "avérés", ceci précisément suppose un site statique, catégorique, un établissement qui se croit éclairant, d'où le sens serait articuler, site qui pour assurer cette fonction doit simultanément être pris comme semblant de sens, être dans l'insu assumé de son opacité, de l'arrêt dont il fait graphie dans l'irruption des problèmes.

---

<sup>18</sup> par "au contraire", je ne veux pas dire pas dire "à la place de", mais, effectivement, j'indique la nécessité d'une tension contrariante entre ceci et cela.

<sup>19</sup> Je rappelle l'histoire. Un jeune anglais n'avait jamais parlé, lorsqu'un jour, à table il prononça : "passez-moi le sel". A ses proches étonnés qui lui demandèrent comment il se faisait qu'il parla enfin, il répondit : "jusqu'ici, tout était parfait".

Ainsi les contenus ne s'imposent que dans un protocole normatif (bonne forme et pertinence) des énoncés. On ne peut penser du contenu que sous réserve de l'effectuation de la reconnaissance des énoncés contenants au sein du factuel des formations énonciatives ; ce qui imprime à la formation énonciative l'oubli du souci de sa formation, au lecteur l'oubli de la dimension d'acte que comprime déjà un peu ce terme de "formation". Il y faut une suspension du sujet, un effacement réglé du sujet, une mise en avant du nécessaire.

42.4. En fait il s'agit de concevoir la parole dans l'envers de la question du manque, du déploiement du vide, de rien, c'est-à-dire plutôt dans la question du trop plein, du frayage au sein du plein d'incohérence du donné proverbiale. Parler est alors, là, faire presque rien, bouger un ou deux éléments, et le sens est plus immédiat à s'entendre comme repérage de l'effectuation de ce bougé bref et succinct. On voudrait donc envisager la question du sens comme celle d'un acte bref, d'une sommation sommaire au sein du site proverbial. Le rapport simple/complexe est alors renversé. Chaque proverbe, complexe au regard de l'analyse catégorielle montante, est maintenant une unité simple a-sensé, et le sens de la parole est d'autant plus simple qu'elle est brève, qu'elle ne s'explique pas. En particulier ce sens tient prioritairement de son point d'arrêt, de ce temps où la parole s'en remet au vide, à son absence pure et simple. La causalité ici n'est perdue que pour qui la cherche systématiquement hors langage et hors le réel qu'il y a des proverbes.

42.5. Pointer le sens apparaît alors comme l'exhibition d'un échafaudage articulant le dit à quelques proverbes, échafaudage introduisant une façon de voir le dit comme un léger glissé entre quelques proverbes, comme un faufilage. La question advient donc au théoricien de déterminer quels proverbes sont les plus "récurrents" et de ce fait les plus "basiques", et s'il en est d'inévitables. Il aurait-il en le site proverbial un petit noyau inévitablement proche de tout enjeu de sens, quelques points où ça puisse toujours aisément s'articuler (comme "écart à", comme "tension entre", comme différence), dont ce qui est dit puisse être considéré comme différenciateur. On considèrera donc le noyau proverbial inévitable hypothétique comme un lieu d'achoppement installant un jeu, une possibilité d'"écart à", à l'envers donc d'un noyau catégorique fondateur système de points d'accrochages absolus. On a donc cette alternative d'entendre le sens comme un effet d'identification à du conceptuellement simple, ou comme un effet de décrochage depuis du proverbiallement simple. Identification à : contenu posé dans (imposé) : avoir ; Décrochage depuis : Intention effectuée (exposée) : faire. Alternative donc entre imposition et exposition, entre avoir et faire. La question du sens relève alors de la jonction de ces deux dimensions, de ce que j'appelle la vérocité<sup>20</sup>. La proposition que j'avancerais alors est que les nœuds du noyau du site proverbial soient constitués, chacun, comme être-là d'une contradiction, d'un couple de contraires, je dirais en brefs, que ces nœuds soient des contrariétés-là. Il s'agirait donc d'en inscrire comme proverbes. On privilégiera donc comme "proverbes" ceux qui expriment des contrariétés, ou bien des couples de proverbes opposés. De la sorte, le locuteur prononçant une phrase sera considérant comme marquant sa contrariété dans l'intervalle d'un réseau de contrariétés. Parler est alors exprimer un "au contraire", ce qui, inévitablement en appelle à la contradiction dans le jeu des contraires.

42.6. Ainsi, face aux tables de catégories comme celles de 42.1. et 42.2., à l'autre bout de la question du lien, on tentera d'exposer des fragments du site proverbial, c'est-à-dire qu'à l'envers du singulier d'une *table de catégorie*, et de la bêtise<sup>21</sup> qui s'en suit, on avancera la

---

<sup>20</sup> voir R. Guitart, *Donc, tenir et suspendre du discours*, à paraître au PUF en 2000.

<sup>21</sup> bêtise et idiotie sont ici prises au sens qui leur est donné au numéro 40.

pluralité de l'idiotie de *situations proverbiales*. Ou bien, à se placer aux points du réel puis du symbolique, les caractères bouffon et con de la première, et les caractères niais et stupides des secondes.

42.7. On peut, avec Desanti<sup>22</sup>, prendre comme point de départ quelque proverbe, comme "la vérité est révolutionnaire", ou comme "les faits sont têtus". Ce sont des énoncés dont "la signification s'écroule dès qu'on la précise ; ils ne résistent pas à l'examen logique ; et pourtant, ils sont compris, acceptés, comme valables ; leur usage produit l'effet pour lequel ils ont été formés ; ils comportent une issue "heureuse" dans le champ qu'ils concernent." . "La question qu'elle m'impose est celle-ci : selon quelles relations et en quelle région devrait se manifester, au voisinage du "sujet" qui te parle ici, la nécessité de prononcer, d'entendre et de croire des énoncés de cette sorte ? En quoi le domaine de sens qu'ils semblaient désigner devrait-il s'intégrer au champ des énonciations possibles [...]?".

C'est bien ainsi, en tant qu'"a-sensés" que je désire considérer les proverbes, et la circulation en leur écart par les effets de discours. Circulation qui n'exclut pas que tel ou tel d'entre eux soit prononcé. Les exemples où l'a-sensé propre d'un proverbe est patant sont légions. Considérons celui-ci : "il y a du bon dans tout". Sa critique tient dans la réplique connue : "et réciproquement". Exit le "logique" ; mais le "contenu logique" précisément n'est pas comme tel l'enjeu de la situation qu'il y a quand il y a formation de l'énoncé : "il y a du bon dans tout". La fonction première, au point du logique, serait celle du posé d'un nœud de pivotement, autour duquel toute "logique" pourrait pivoter et s'inverser ; ce qui n'a pas de valeur intra-logique, mais valeur de révocation de l'ordre clos du logique. La valeur significative de la formation d'énoncé en question s'appuie donc plus sur "formation" que sur "énoncé", vise l'acte d'énonciation sous la formation. Celui qui énonce se place hors ratiocination positive, hors-champ, et dans l'effet d'une ruse qui peut tromper un certain temps celui qui resterait dans le logique déductif à propos de l'énoncer : celui-là serait victime de l'énonciation à n'en prendre que l'énoncé, et à passer son temps à en démonter l'illogisme. C'est le côté pervers (= qui fait une victime) de l'énoncé non bien formé, de l'énoncé qui n'est pas bien apprêté pour passer à la moulinette d'analyse du contenu. D'emblé, la formation affiche : "le logique, ce n'est pas ça". Il s'agit de concevoir l'inséparabilité, vis-à-vis de la question du sens, entre l'énoncé qui pourrait (voir devrait toujours) être bien formé et sous cette condition référer à un contenu supposé, et au sens du contenu (au sens donc comme réponse à la question "qu'est-ce qu'il dit ?" (avec il = énoncé)), et d'autre part la formation, l'énonciation, qui elle, pour le dire comme Dessanti, réfère à un "vouloir dire", au sens d'une posture énonciative (le sens dans ce cas ferait réponse à la question "que veut-il dire ? (avec il = énonciateur)"). A juste titre, pour Dessanti, le caractère commun des deux aspects (contenu et vouloir dire) serait qu'en tous les cas, ce qu'on dit à valeur "crédogène", tend à faire naître de la croyance (sur le contenu, sur le vouloir dire). Ainsi le côté de l'analyse catégorique sera plus polarisé sur le sens du contenu, et le côté proverbial sera plus polarisé sur le sens de la posture.

42.8. Ainsi une formation d'énoncé pourrait se noter symboliquement

$$\Phi \equiv CP$$

où C dénoterait la dimension de contenu et p celle de posture, ces dimension étant repérables de manières toujours partielles dans les traces énoncées. Le sens de  $\Phi$  tiendrait de façon ascendante à un fond de nécessités visant C, qui s'y accrocherait, et à une surface d'a-sensés en quoi p indiquerait un frayage, un écart. Double sens du sens entre celui qu'on aurait et l'autre qui serait. Par là ça touche aux deux positions H et F, ou encore aux deux bords de

---

<sup>22</sup> J-T. Desanti, *Un destin philosophique, ou les piège de la croyance*, Grasset, 1982, p. 264.

Ecart/Trace du numéro 37, à disposer ici plutôt dans l'ordre Trace/Ecart. En particulier le côté p, l'écart, ne se révèle en général que dans l'échec, en général pour illogisme, de la tentation première de faire tenir l'énoncé au point de la question du contenu C ; par une non conformité de la trace à la norme du protocole évaluatif.

J'en viens ici à la question "logique versus rhétorique". Ce qui correspond en gros aux champs déclarables du conceptuel et du proverbial. Je prends les choses d'un angle semblable à celui de Nietzsche. Originelle est la métaphore, qui fait, créativement, passer du connu à l'inconnu, qui, opérant pas changement de sphère, fonde de son illogisme la ressource cognitive. Les concepts sont des restes figés en le langage de métaphores usées. Le jeu des concepts est un "jeu de dés des concepts", et dépend d'une "mathématique" régulante propre. La vérité qu'on y trouve est celle mortifère de cette régulation avec les os du cadavre. La figure de syllogisme ne comporte aucun pouvoir créateur, œuvre à la vérification de la validité logique de ce qui est énoncé, et jamais n'anticipe sur une vérité inconnue<sup>23</sup>. La vérité que l'on cherche est autre, celle de la métaphore originelle d'où ça s'enclanche, la véracité d'une intervention vivante illogique, d'un événement créateur. C'est à ce point que la ressource rhétorique transgressant le primat du logique, œuvre dans le champ de la langue dont nous sommes les assujettis. Alors la figure de rhétorique, la métaphore ou l'erreur logique, en tout cas le délire qui fait sortir de la bonne formation logique, est ce qui resitue celui qui parle dans ce champ préconceptuel de la langue, ce qui de sa part le donne pour vivant là. Ce par quoi il se donne comme écart à la trace. La pensée logique prend la fonction abrégative du langage pour son tout, veut à terme ignorer la métaphore, la traduction, l'interprétation, le rhétorique - dans l'exacte mesure de leur non-marquage en les traces, et veut laisser comme objet de pensée le pur énoncé bien formé, comme tel, d'où le sens pourrait se construire. Elle n'admet que la nécessité et la causalité explicative, quoique cette dernière reste inexplicée, en position justement de métaphore fondatrice non considérée mais activée "évidemment". dans la mesure ou la linguistique se pose comme question de l'énoncé et met la question de l'énonciation hors de son champ, elle se détermine comme logique. La rhétorique n'y revient que comme grammaire d'abord, comme jeu de grammes où, repérables, les figures rhétoriques s'inscriraient. L'insu réel, celui qui est sans traces, est évacué. C'est ce "sans traces" que la question des postures relève. Le paradoxal apparent est alors de le pointer, de lui assigner une lettre (le p dans  $\Phi \equiv CP$ ).

La proposition de mise en jeu du site proverbial, comme envers plein du vide de la tabulation fondatrice est donc encore ambiguë. On pourrait la comprendre comme la sortie hors de soi de la constructivité pour mieux se réintégrer ce qui lui échappe. On peut aussi lui laisser un statut beaucoup plus approximatif et vague (mais que l'on considère comme néanmoins indispensable), d'une présence ouverte d'un autre de la pratique calculatoire imaginaire depuis un fond. La proposition "il y a le site proverbial" est parallèle à celle-ci : "il y a la langue". Je veux dire que ce site est une forêt de symboles. Le proverbe, au contenu impossible, à fonction d'élément symbolique, avec quoi ça s'écrit. Ce qui est visé de sens dans l'idée du site proverbial ne touche plus d'abord au sens imaginaire (même si aussitôt, pour l'"avoir", du retour vers l'imaginaire à lieu), mais à ce qui s'écrit comme sens d'un acte de mise en situation d'un sujet. Ce qui s'écrit d'a-sensé, au plus près des nœuds proverbiaux, du bon sens a-sensé d'iceux, n'est pas révoqué, mais vaut du fait même de s'écrire, de s'écrire ainsi, comme question de posture, comme profération d'un nom, quelque soit l'illogique ou l'irréel qui s'ensuive. Tout l'enjeu du sens tient dans ceci du sens de ce qui s'écrit, de ce que l'écrit contient, et du sens de ce que ça s'écrit, de l'insistance même d'écrire.

Une formation d'énoncé est une présentation d'objet, comme un cadeau : le cadeau lui-même est un contenu que celui qui reçoit espère, et l'emballage est un symbole qui nomme la

---

<sup>23</sup> voir A. Kremer-Marietti, *Nietzsche et la rhétorique*, PUF, 1992, p. 238.

posture de celui qui donne. Et un proverbe est comme un cadeau au contenu insaisissable, une question d'emballage. Quelqu'un qui ne parlerait que par proverbes serait semblable à celui-ci qui passerait son temps à faire des cadeaux vides, et ce faisant, ne ferait que s'afficher, que gesticuler. A l'autre extrême, celui qui ne parlerait que dans la plus stricte logique ne livrerait rien de lui-même, sinon cette insistance à ne rien livrer. Dans ce cas vous avez des cadeaux "anonymes", que vous ne pouvez recevoir que comme bien à consommer, mais où le geste de don est absenté. Il n'y a que de l'objet.

Je me contenterais pour l'instant de donner à l'hypothèse du site proverbial une fonction de yoga, de lieu d'exercice d'un "autre" du calcul de l'adéquation, de pratique du dessin de l'esquisse d'une tension, d'une échappée, entre les proverbe-symboles.

Pratiquement, on prendra des proverbes particuliers, et l'on verra ce qui entre ceux-ci peut se former de formations d'énoncés, ce qui peut, par quelques énonciations, s'afficher de postures, ce qui s'écrit.

42.9. Sous l'angle de la question de la logotopie, on peut rapporter la pratique conceptuelle à celle, fermée, des logotopes a priori, où des formes cristallines données auront à supporter un travail d'inscription, et la pratique proverbiale à celle, ouverte, des logotopes a posteriori, où un texte doit être travaillé (coupé, collé, réagencé, etc.) pour produire le multiple de ses propre lieux, multiple qui aura sa forme, non prescrite. La question du sens est alors dans ce mixte de l'ouverture/fermeture entre le texte comme vivacité multiple de lieux propres et le texte comme simple articulation constructive de lieux aux schèmes présupposées. Forme du contenant, du geste, forme du contenu, de l'objet. On touche là à la difficulté méthodologique qui importe : si le sens répond à la question : "c'est à quel sujet ?", le double sens de cette question ne peut être assourdi. Et dans la pratique logotopique il importera de tenir ensemble ce sujet dont on parle (mis en concepts) et ce sujet qui parle (proverbial). Il me semble que les deux voies logotopiques répondent de cette exigence.

42.10. Une dernière précision s'impose, touchant à la question du simple et du complexe. En un sens la visée conceptuelle est simpliste, veut procéder en montant du réputé simple vers le complexe, tandis que l'idée du site proverbiale semble proposée une compréhension depuis des formations complexes (les proverbes) et dans une descente brève mais néanmoins complexe (par l'imprévisible de ses moyens). D'aucuns diraient donc que cette approche n'est pas scientifique. Je récusé l'usage général du qualificatif scientifique, mais toutefois ici ne nous est proposé qu'une soi-disant détermination de ce terme, comme une valeur : une bonne méthode doit aller du simple vers le complexe. mais ceci est une erreur, un défaut de perspective. D'abord on confond l'ordre d'exposition et l'ordre des choses. Ensuite, surtout, sous cette injonction reste l'hypothèse que le simple reste simple, et que le nouveau doit s'insérer dans le développement du simple qui précède. Mais il ne va pas de soi que le simple mathématique, par exemple, coïncide avec le simple discursif<sup>24</sup>. Il se peut ainsi que ce qui est mathématiquement élaboré (par exemple la théorie des catastrophes) soit ce qui se présente comme simple pour penser disons la sémiotique. En effet, ici, en bonne lucidité "scientifique", le simple "logique" n'a pas à être la mesure du simple "énonciatif". Et ce n'est qu'à l'aune du logique que les proverbes sont complexes, alors que dans la pratique discursive leur caractère de ressource élémentaire n'est pas douteux. Donc en fait, du côté énonciatif, le proverbial est simple, et, de son propre "point de vue", la descente proverbiale est, elle aussi, simpliste. L'intérêt de la méthode proposée est justement le fait de ce croisement de deux simplismes antagonistes, la montée conceptuelle et la descente proverbiale. Ces deux positions (montée et

---

<sup>24</sup> je reprend là une observation de J. Petitot, dont je ne sais plus où il l'a écrite.

descente) sont figurées dans la graphie "CP", par les positions basse de C et haute de p : C monte de son bas simple, p descend de son haut simple.

Dans la pratique logotopique, la mise en œuvre des deux voies aura en effet à s'organiser dans le régime de cette double simplicité, de la tension entre ces deux simplicité. Et toujours, des deux côtés, il faudra décider de ce qui reste calculable et de ce qui reste exposé. Question du souci de rentabilité du travail (que quelque chose puisse s'effectuer dynamiquement sans être plus surveillé, disons dans le jeu littéral d'un calcul), et, en même temps question de conservation visible, mais non manipulable, du lien aux situations. Ainsi, par exemple, que ce soit du côté conceptuel ou du côté proverbial, il faudra choisir le lieu (ou mode) d'inscription du métaphorique, de l'équivoque, de l'ambigu : sera-ce nommément à la lettre internement à telle nœud du site (conceptuel ou proverbial), ou bien, sera-ce en fait non inscrit, laissé aux soins de l'effectuation entre les nœuds ?

42.11. On voit comment l'idée de la tension entre, d'un côté, un calcul de concepts, à tendance compositionnelle, et, de l'autre côté, un site proverbial où de la tension, de la différence de différences, s'expose du fait de former des énoncés entre les lieux communs (qui sont bien ainsi partagés par tous, dans les deux sens du mot "partagé"), - soit quelque chose comme une tension entre de la "forme" valant pour du contenu et de l'acte valant pour posture -, est à considérer dans le fil du projet de Sémantique Discursive, comme Pierre Achard à pu le déterminer, comme "travail dialectique entre les formes et les actes". Nous sommes ici dans l'hypothèse des thèses avancées comme condition de son travail théorique par Achard<sup>25</sup>: le sens échappe à la linguistique du fait que celle-ci analyse des énoncés en suspendant les conditions d'énonciation ; en fait le sens est un effet de l'énonciation et non pas une propriété de l'énoncé<sup>26</sup> ; tout énoncé effectivement produit est un acte qui par lui-même force à lui attribuer un sens ; le rapport du sens à la syntaxe tient aux renvois de paraphrase à des énoncés antérieurs que la syntaxe permet de révéler.

Je rappelle que, précisément, dans les conditions de la logique RSI, l'aspect "propriété de l'énoncé" renvoie à l'exclusive de l'imaginaire, et qu'en effet la tendance compositionnelle suppose admise et effectuée l'emprise de la liaison, tandis que "l'effet de l'énonciation" touche à l'effet de réel, que cet effet existe et a lieu une fois, comme décadage du sujet, n'est pas révisable, au contraire de la compréhension du contenu. D'un côté la dérivation logique, de l'autre le surgissement de la structure du dit comme décadage d'une norme communicative. C'est dans l'effet de surgissement littéral de la structure que la syntaxe pointe sur un écart au normatif qui participe du sens. Voici pour la dimension symbolique. Mais cette structure surgissante ne tient sa fonction de propension au sens que de ceci que s'y effectue du renvoi à des énoncés antérieurs (ici, donc, qui valent comme proverbes) qui "valent" (qui sont considérés comme valeurs).

42.12. On ne confondra pas ce qui est avancé ici (avec cette obliquité où le contenu C et la posture p se conjouiraient au point du sens dans la "formation discursive") avec la question des deux modalités de toute posture, dont j'ai traité avec la logique spéculaire, soit avec les deux sens du mot "point de vue", ou aussi bien du mot "posture". Dans la logique spéculaire, l'hypothèse est du côté d'un "contenu voilé" et que la mise en place du jeu non dit des posture et de leurs modes permettrait de "composer", mais seulement de façon ambiguë, équivoque. Mais la nature du lieu des postures n'est pas encore envisagée autrement que formellement. La proposition de site proverbiale peut s'entendre comme incarnation de ce lieu, auquel, par

---

<sup>25</sup> in Langage et Société, n°1, juillet 1977, pp. 84-86, cf. Débat sur "Topologie Linguistique et Epistémologie" (C. Berteaux, n°0, pp. 22-28).

<sup>26</sup> c'est moi qui souligne.

ailleurs, des effets de renvois dans l'énoncé pourraient avoir lieu. C'est dire que les postures de la logique spéculaire auraient, indépendamment de leur caractéristique fondamentale d'avoir à répondre d'une alternative modale, à être pensées non pas dans un système de renvois hâtif aux concepts, aux propositions, mais plutôt dans la question même du cheminement actif entre les proverbes qui là valent (ou "dévalent"), dans un effet de validation/invalidation postural. Autrement dit, si l'on insiste néanmoins pour tendre vers un calcul conceptuel, il faut explicitement que ce calcul soit impossible, que la question du positionnement hors son champ ne soit jamais achevée ; et pour cela la transition par le proverbial en tant que celui-ci est, aussi, accidentel (réel), est une précaution méthodologique nécessaire.